

# **Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

## **Histoire De Sir Charles Grandison**

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par  
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit  
de l'Anglois

**Richardson, Samuel**

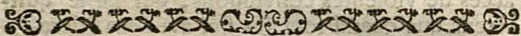
**Göttingue [u.a.], 1756**

Lettre XIII. Suite.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-2134**

elle donna des signes de confiance, & de l'esperance de posséder cette couronne, & expira.

O ma Lucy, puisse ma dernière fin, & celle de tous ceux que j'aime, être pareille à celle-là! Les deux Dames fondoient en larmes, aussi bien que Miss Jervois & moi, pendant quelques minutes. Et pendant quelques heures, toutes les joies de la vie n'étoient rien pour moi. Mes sentimens même pour le fils excellent d'une si excellente Dame, mon protecteur, mon libérateur, furent comme étouffés pendant quelques heures, & n'étoient rien pour moi. A présent même que j'ai achevé ce touchant recit, ils me paroissent comme rien; & le monde entier, ma chère, est comme un morceau de boué sous mes pieds.



### LETTRE XIII.

Suite.

**L**e fils fut inconsolable de la mort de sa Mère. Il aimoit son Père, mais il adoroit presque sa Mère. Quoique son Père eut donné si peu d'attention à son éducation, il avoit une extrême tendresse pour lui. Et sans doute il se pardonnoit plus aisément son relâchement sur ce point, parce qu'il savoit que sa femme y avoit si bien suppléé par ses soins, joints à ceux des maîtres en différentes sciences, qu'elle faisoit venir à la maison, comme elle le trouvoit bon.

- Le

Le jeune homme étant tombé dans une profonde mélancholie après une perte si irréparable, son Père extrêmement affligé aussi, & d'autant plus qu'il ne pouvoit que se reprocher à lui-même d'avoir du moins hâté cette perte, fut alarmé pour son fils; & il accorda aux sollicitations du Général W. frère de Lord W. de le faire voyager. Le Général lui recommanda pour Gouverneur un Officier qui avoit servi sous lui, & que ses blessures avoient obligé de quitter le service. Sir Thomas assigna à son fils 800. liv. par an, qu'il augmenta ensuite jusqu'à mille. Sir Charles avoit environ dix-sept ans quand sa Mère mourut.

Lady W. prit les deux filles chez elle; mais elle mourut un an après Lady Grandison; & elles retournèrent chez leur Père, qui pendant ce tems-là s'étoit bien remis de sa douleur pour la perte qu'il avoit faite, & étoit entièrement guéri des blessures qui avoient couté la vie à sa femme.

Il plaça auprès de ses filles, comme Gouvernante, (quoiqu'elles s'opposassent toutes deux à ce titre, se croyant en âge de se gouverner elles-mêmes) la veuve d'un de ses compagnons de plaisir, nommé Oldham, dont la fortune n'avoit pas tenu aussi bien que celle de sir Thomas. J'ai ouï dire à mon Grand-Père, que des gens d'un tempérament vigoureux, & débauchés, ne devoient pas, ne fût-ce que par pure compassion, s'associer avec des gens d'une constitution plus foible, & en faire leurs compagnons de débauches. L'on peut, je crois, dire de même, que deux prodigues, l'un d'une grande, l'au-

l'autre d'une petite fortune, sont également mal assortis, puisque les dépenses qui ne feront qu'ébranler la fortune de l'un, renverseront celle de l'autre.

Madame Oldham avoit de bonnes qualités, elle étoit bonne œconome. Elle méritoit un meilleur mari que celui qu'elle avoit eu; & les jeunes Dames, au moyen des fondemens jettés par une Mère beaucoup plus entenduë, tirèrent un grand avantage de l'habileté de cette Dame dans les affaires de ménage. Ce ne fut qu'avec repugnance, & comme une chose que je ne pourrois ignorer après une plus ample connoissance, quand même elles ne me la diroient pas, qu'elles m'apprirent que sir Thomas témoigna sa reconnoissance à cette Dame d'une manière qui lui couta sa réputation. Elle fut obligée, en un mot, au bout de moins d'un an, de quitter la campagne, & d'aller en ville; & elle y eut une indisposition qui l'obligea d'y rester un ou deux mois.

Lady L. aiant alors environ dix-neuf ans, & Miss Grandison seize, elles eurent assez de fermeté pour s'opposer au retour de la Dame dans son emploi. Elles se chargèrent de gouverner tout elles-mêmes dans leur principale terre, au Comté de Hamp.

Sir Thomas avoit une autre terre dans le Comté d'Essex. Il y mena M<sup>re</sup>. Oldham, que les jeunes Dames ne vouloient pas recevoir; & elles craignirent, pendant quelque tems, comme tout le monde le croyoit, qu'ils ne fussent mariés. Elle étoit jolie, d'une bonne famille; & quoiqu'elle se fût laissé toucher si malheureu-  
se-

fement par les présens que lui fit sir Thomas, pour s'ouvrir le chemin de son cœur, elle avoit une réputation sans tâche lorsqu'il l'avoit placée auprès de ses filles.

Sir Thomas n'étoit-il pas bien coupable envers cette pauvre femme? Elle n'avoit déjà que trop souffert de la part d'un méchant mari, envers qui elle avoit rempli exactement tous ses devoirs. Pauvre femme! C'étoit un abominable exemple qu'il donnoit à ses filles. Elle avoit appartenu à son ami; elle étoit sous sa protection, elle y avoit été jettée par de malheureuses circonstances. N'étoient-ce pas autant de grandes aggravations à son crime? Heureux les Parens qui ne vivent pas assez longtems pour voir de pareilles catastrophes arriver à leurs enfans! Elle avoit été un enfant chéri; elle l'avoit mérité; ses Parens croyoient avoir assuré son bonheur en la mariant à Mr. Oldham... Ce pauvre homme lui-même se croyoit heureux dans ses liaisons avec sir Thomas Grandison, quoiqu'elles eussent abouti à le ruiner en l'engageant à l'imiter dans sa dépense, avec une beaucoup moindre fortune; ce qui à la vérité étoit sa faute; & à la ruine de la vertu de sa femme, dont sir Thomas étoit en quelque manière plus responsable qu'elle-même... Ne puis-je pas dire cela? Si cela n'est pas tout-à-fait vrai, puisque les femmes dont la gloire est dans leur chasteté, ne doivent pas s'exposer à la tentation, n'est-il pas vrai cependant, que son mari avoit quelque compte à rendre pour cela; lui qui le voyant & le sachant, & malgré les humbles remontrances, & le bon exem-

exemple de sa femme, avoit vécu dans un tel train, qu'elle fut réduite après sa mort à la nécessité de dépendre de la faveur d'un autre homme? & de quel homme?

Sir Thomas fut fort mécontent de ce que ses filles s'opposoient au retour de leur Gouvernante. Il avoit cru que la raison de sa retraite étoit secrète, parce qu'il souhaitoit qu'elle le fût; & dans le même tems on parloit par-tout de ce malheur, excepté en sa présence.

Cette femme vit encore: elle a deux enfans de sir Thomas, aussi vivans; & un de Mr. Oldham. Je vous parlerai plus au long de son histoire quand les Dames me raconteront celle de leur frère.

Sir Thomas continua de vivre dans la même dissipation, dans laquelle il avoit toujours vécu. L'amour du plaisir, comme on l'appelle, lui étoit passé en habitude. Il en étoit esclave, en croyant aimer son indépendance. Il passoit pour un des meilleurs vivans parmi les hommes, & un des hommes les plus galans parmi les femmes. Les avantages de sa figure & de son esprit lui étoient en piège. M<sup>c</sup>. Oldham n'étoit pas la seule de son sexe avec qui il eût des liaisons particulières. Il avoit une autre maîtresse en ville, qui en aimoit tous les plaisirs, & qui ôtoit même prendre le nom de Grandison.

De tems en tems il faisoit quelque course pour aller surprendre les jeunes Dames à la campagne; mais quoique c'eût été une fois celle de ses terres où il se plaisoit le plus, il n'y apportoit pas, & ne paroïssoit plus y prendre beaucoup de plaisir. Il en partoît subitement,

com-

comme s'il se fût échapé; quoiqu'il n'eut jamais eu plus de raison de se plaire dans la conduite, & dans la soumission de ses filles: il le disoit souvent, & s'en glorifioit en leur absence; mais il ne faisoit que les rabrouer, les gronder, & chercher à les trouver en faute, quand il étoit avec elles.

Mais ce qui les surprit, & les affecta également, fut, que son fils n'avoit pas été encore un an dehors, qu'il leur défendit de lui écrire, ou d'avoir quelque correspondance avec lui; & leur frère aiant cessé de leur écrire, environ dans le même tems, elles en conclurent qu'on lui avoit fait la même défense, ce qui étoit fort apparent.

Elles supposèrent que la raison de cette défense, étoit la crainte que leur Père avoit que ses dissipations ne fussent le sujet de leur correspondance, d'autant plus que ces dissipations ne pouvoient que nuire à la fortune de tous les trois.

Les jeunes Dames continuèrent, malgré cela, pendant quelque tems, d'écrire à leur frère. Miss Grandison, en parlant de cette défense, disoit avec sa vivacité ordinaire, qu'elle n'avoit jamais su ce que c'étoit que d'obéir à des ordres déraisonnables, des ordres aussi réellement déraisonnables que dénaturés. Elle en appella à moi pour justifier sa façon de penser. La Comtesse souhaita aussi que je m'expliquassé sur ce sujet.

Je crains, leur dis-je, la prévention des enfans à cet égard. S'ils se font eux-mêmes juges sur l'observation ou la négligence d'un devoir, je

je crains que l'inclination ne soit trop souvent leur guide plutôt que la droite raison. Ils seront peut-être trop prêts à appeler dénaturés des ordres qui ne le sont pas autant qu'ils le paroissent.

Mais, Harriet, demanda Miss Grandison, n'auriez-vous pas écrit en pareille circonstance ?

Je ne le crois pas, repliquai-je, & en partie par cette raison que je n'aurois pas douté que mon frère n'eût reçu la même défense, & je n'aurois fait que lui donner par là, & à mon Père, s'il fût venu à le savoir, une preuve de rébellion, sans obtenir mon but; ou si mon frère eût écrit, je lui aurois fait partager ma faute.

Votre réponse, dit Miss Grandison, ne regarde que la prudence de la chose. Mais un ordre dénaturé doit-il...

Elle s'arrêta là; mais me regardoit comme attendant que je parlasse.

J'aurois trouvé, lui dis-je, que cela étoit dur; mais en même tems qu'il étoit plus méritoire de se soumettre. Je crois que j'aurois supposé que mon Père pouvoit avoir des raisons que je ne voyois pas. Mais je vous prie, Mesdames, comment votre frère...

Oh! il avoit une obéissance implicite...

Vous m'excuserez, Mesdames? mais j'aurois été fâchée je crois, que mon frère eût été plus délicat que moi en matière de devoir, quoiqu'il fût question d'un devoir qui pourroit être contesté.

Miss Emilie paroissoit approuver ce que je disois.

Allons, vous êtes une bonne fille, une très-bon-



bonne fille, dit Miss Grandison. Que votre sentiment soit juste ou non, cette vérité est hors de doute.

Cette défense affligea d'autant plus les deux sœurs, qu'elles craignoient qu'elle ne les rendit indifférentes à un frère, dont, comme leur Mère l'avoit présagé, elles devoient vraisemblablement dépendre beaucoup, s'il survivoit à son Père: elles étoient encore particulièrement fâchées alors, parce que leur frère en prenant congé d'elles, leur avoit promis de leur écrire un détail exact de tout ce qui lui arriveroit, & de ce qu'il verroit de curieux; & il avoit déjà commencé à le faire: il leur avoit encore demandé leur avis par rapport à son Gouverneur, qui ne s'étoit pas trouvé aussi propre à cet emploi qu'on l'avoit cru: elles lui avoient répondu, & ignorèrent pendant quelque tems quelle résolution il avoit prise.

Elles demandoient de tems en tems à leur Père des nouvelles de leur frère. Il leur répondoit avec plaisir, & quelquefois avec les larmes aux yeux: il est tout ce qu'il y a de soumis, de brave, de pieux, de vertueux. Il ajoutoit d'autres fois, Dieu le recompense, je ne le puis. Quand il prononçoit le mot de *soumis*, il les regardoit comme aiant dans l'esprit leur opposition au retour de leur Gouvernante; la seule occasion qu'elles pussent se rapeller où elles lui eussent donné quelque ombre de déplaisir.

Sir Thomas, dans toutes les compagnies, se vançoit d'avoir un tel fils. Une fois Milord W. qui après la mort de sa femme, se permettoit ouvertement des libertés que jusqu'alors on l'avoit

voit seulement soupçonné de prendre, (ô ma Lucy ! que le caractère d'un homme vertueux est rare aujourd'hui !) Milord W. voyant quelques personnes étonnées que sir Thomas laissât si longtems absent un fils si chéri, il leur dit, que la raison qu'en donnoit sir Thomas lui-même, étoit que la morale de son fils & la sienne étoient si différentes, qu'il ne pourroit soutenir sa propre conscience si son fils revenoit en Angleterre. Ce pauvre homme étoit si habitué au vice, qu'il pouvoit parler familièrement de ses desordres à ses amis, paroissant croire qu'ils étoient trop connus pour qu'il pût les cacher. Cependant, ajoutoit-il quelquefois, je prétens me réformer, & alors je rapellerai mon fils. Mais, hélas ! sir Thomas passa d'une année à l'autre, avec des intentions seulement : il ne vécut pas assez pour commencer sa réforme, ni pour voir son fils.

Il eut cependant un avertissement qui lui fit parler de commencer à changer de train, & de rapeller son fils, ce qui devoit être l'avant-coureur de sa réforme.

Madame Farnborough, avec qui il vivoit à Londres, prit la petite vérole, au milieu de ses dissipations, & de ses plaisirs : elle commença à se trouver mal à l'Opera, en y voyant une Dame de sa connoissance dont le visage portoit des tristes marques de cette maladie, & qui apparemment avoit fait sa première visite dans cet endroit, plutôt que dans un lieu plus convenable. La maladie, secondée de la frayeur, se trouva mortelle ; & sir Thomas fut si touché de cet avertissement, qu'il quitta la ville, & pour

com.